Zeitschrift: Divus Thomas
Band: 14 (1936)

Artikel: Philosophie et "Weltanschauung"
Autor: Munnynck, M. de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-762255

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Philosophie et « Weltanschauung ».

Par P. M. de MUNNYNCK O. P., Fribourg.

La confusion des idées est dangereuse comme le brouillard atmosphérique. Nous voudrions donc, dans ce court travail, essayer de dissiper un peu les lourds nuages qui soustraient à nos regards les notions de « philosophie » et de « Weltanschauung ». Nous croyons, en effet, que leurs contours sont très flous dans beaucoup d'esprits, d'où résultent des méprises lamentables et des disputes sans issue.

Deux remarques concernant la terminologie ne seront pas inutiles. Le mot « Weltanschauung », si usité par les auteurs allemands, désigne évidemment une vue sur le monde, sur le monde tout entier. Si donc on veut le traduire en français, on ne trouve guère que « philosophie du monde ». Toute autre dénomination paraît peu satisfaisante. On semble cependant avoir une vague impression qu'il faudrait trouver autre chose, car il n'est pas rare de rencontrer le terme « Weltanschauung » dans les ouvrages français les plus soignés. Nous suivons cet exemple, et nous ne nous excusons pas d'employer le mot allemand. La « Weltanschauung » n'est pas la « philosophie du monde » ; nous nous proposons précisément de l'établir.

En second lieu, notons que l'expression allemande se complique souvent en « Welt- und Lebensanschauung ». Mais la « vie » appartient bien au monde ; cette addition paraît superflue. Si l'on a senti le besoin de s'en servir, c'est qu'on oppose souvent le monde extérieur et la vie ; c'est surtout que tout un courant philosophique a choisi comme point de départ, comme centre d'explication et comme but pratique la « Vie », quelle que soit la signification qu'on donne à ce terme très élastique. Nous ne répugnons guère à cette surcharge lorsqu'elle apporte quelque précision. Nous nous en dispensons cependant ; mais il est bien entendu que notre « Weltanschauung » est la « Welt- und Lebensanschauung » des auteurs allemands.

* * *

Qu'est-ce que la philosophie ? — La question peut paraître naïve. Si l'on veut s'entendre, il faudra s'en tenir à la notion traditionnelle :

La philosophie est *la connaissance rationnelle de la totalité du réel.* Son objet est donc immense ; le philosophe parfait devrait tout savoir ; — tâche surhumaine qui nécessairement devait mener à la spécialisation. Les sciences particulières, en raison de la complexité de leur objet, en raison aussi de leurs méthodes, se sont détachées de la philosophie ; et elles ne semblent pas au bout de leur fractionnement progressif. La philosophie ne disparaît pas pour autant, comme Th. Ribot a cru pouvoir le prédire ; le fractionnement des disciplines scientifiques la rend plus nécessaire que jamais. Philosophes et scientifiques sentent très bien, et toujours davantage, les liens de parenté qui les unissent. La spécialisation morcelle le réel. Or, tout examen un peu approfondi nous met en face de son indissoluble unité, — unité abstraite d'abord, et dans l'ordre d'existence unité d'interaction universelle. La philosophie reste toujours la science de tout le réel ; mais elle s'attache à ce qui constitue *l'unité totale* du réel. Elle étudiera la connaissance elle-même. Elle considérera ces notions universelles, comme l'être et la cause, dont tout le monde et surtout les scientifiques se servent avec tant de confiance, et parfois avec tant de légèreté. Elle s'attachera à l'univers pour explorer son unité, son origine, son évolution et sa fin. Elle n'oubliera pas que toute spéculation, même la plus abstruse et la plus théorique, est un aspect de la vie ; et à l'encontre des tendances des physiciens, elle donnera un sens au monde en fonction de l'homme, afin de rattacher celui-ci à Dieu. — Tout cela semble devoir mener à une « philosophie du monde et de la vie », à une « Weltanschauung ». Cela ne mène à aucune des « Weltanschauungen » qui se partagent les suffrages de l'humanité.

Car la philosophie est purement rationnelle ; elle ne peut être que rationnelle si elle veut rester fidèle à sa définition. On parle beaucoup, par exemple, de « philosophie chrétienne ». Des hommes savants, généreux, bien intentionnés, constatent qu'on ne se dirige pas dans la vie individuelle et sociale par la seule raison, que celle-ci nous place devant des rochers opaques, où son regard ne pénétrera jamais. Comme la Révélation chrétienne leur donne une fluorescence qui annonce la pleine transparence de l'éternité, ces philosophes se font théologiens, et introduisent dans leur synthèse certains dogmes de la foi. C'est évidemment leur droit. Ils construisent ainsi une « philosophie chrétienne », dans laquelle ils peuvent se reposer avec toute la confiance de la foi. Mais ce n'est plus de la philosophie. Saint Thomas a lutté vaillamment pour dégager de confusions séculaires

la notion pure de philosophie, — ce qui ne l'a pas empêché de l'unir « amico foedere » aux croyances chrétiennes. La philosophie, dans ses données comme dans ses méthodes, est purement rationnelle, — ou elle n'est pas.

La « Weltanschauung » de l'homme concret est beaucoup plus et beaucoup moins que sa philosophie, — plus par l'ampleur de son objet, moins par sa valeur rationnelle. Les tenants de la « philosophie chrétienne », au sens que M. Maritain et ses amis donnent à ce mot, constatent un fait indubitable. Il est parfaitement vrai que la philosophie, au sens traditionnel du mot, ne suffit pas à l'homme concret. Il lui faut davantage, et toujours nous avons davantage, pour nous diriger dans la vie quotidienne et pour nous orienter efficacement vers le but suprême, qui seul peut donner un sens à notre existence terrestre. Dans notre « Weltanschauung » sont insérés une foule d'éléments que la raison pure ne justifie pas. Elle est tout l'aspect cognoscitif de notre synthèse mentale. — Précisons un peu.

* * *

La raison pure, basée sur l'être et sur les principes qui en résultent, est commune à toute l'humanité. Elle échappe à toutes les modalités, à tous les raffermissements et à toutes les déformations que nos expériences individuelles et notre caractère apportent à nos convictions. Il devrait donc y avoir une seule philosophie, comme il y a, mis à part les théories provisoires, une seule physique et une seule biologie. Or, non seulement il y a des « systèmes » et des « courants » philosophiques, mais sur des problèmes particuliers, très nettement définis, nous nous trouvons devant des solutions contradictoires. Cette opposition faisait le scandale de Kant ; nous nous en offusquons autant que lui, car son criticisme ne l'a pas supprimée. On parle même de « problèmes éternels », comme celui de la transcendance et de l'immanence de Dieu. On semble insinuer que la dernière conquête de la raison est le *problème*, et que les solutions doivent fatalement se heurter dans une irrémédiable opposition. Si on se rallie à l'une ou à l'autre, ce n'est plus la raison pure qui dicte le choix. Au moins n'épuise-t-on pas toutes les ressources de la raison. On abandonne la philosophie pour glisser dans une « Weltanschauung ».

Plusieurs des « antinomies » alléguées sont parfaitement solubles ; on ne les formule qu'à la faveur d'une défaillance de la raison. Cette déviation mérite de fixer notre attention.

On se fie trop à la connaissance simple et directe, alors que l'objet, éminemment intelligible en soi, exige un effort vigoureux, une espèce de réaction violente contre le glissement naturel vers les « quidditates rerum sensibilium ». Les images indispensables ne nous fournissent évidemment que des données matérielles, pesantes et rigides, dont l'indigence ne suggère que de très loin l'opulence et la plasticité vitale des réalités spirituelles. Pour nous élever intellectuellement jusqu'à ces régions supérieures, où nous semblons trouver la joie d'une patrie reconquise, il faut multiplier les images, dont chacune peut nous fournir quelque aspect des cimes vers lesquelles nous portent nos espérances. Et par la connaissance analogique, simple et ineffable, nous arrivons, à certains moments privilégiés, à une vue synthétique, qui laisse loin derrière elle toute la multiplicité des sens et de nos concepts immédiats.

Or, ces images, indispensables parce que nous devons nous appuyer sur la terre pour regarder le ciel, peuvent être absolument incohérentes, et résister à toute unification. Des images incohérentes donnent normalement lieu à des concepts opposés, qui se formulent en jugements contraires, impliquant la contradiction. Voilà la source de beaucoup d'antinomies et de beaucoup de disputes d'école. On s'en tient à la connaissance directe, « univoque », parce que la connaissance analogique est laborieuse et résiste à toute expression verbale. Or, Cajetan affirme très justement que « fere omnia metaphysicalia sunt analoga ». Est-il étonnant qu'il y ait de nombreuses théories opposées et d'interminables disputes d'école ? On juge de ce qu'on n'atteint pas, parce qu'on recule devant l'ineffable analogie métaphysique. On dit que « ce qui se conçoit bien s'énonce clairement ». En métaphysique ce n'est pas vrai ; nous pouvons dire avec Carlyle : Malheur à l'homme, qui ne conçoit que ce qu'il peut énoncer.

Prenons, à titre d'exemple, un problème qui a soulevé assez de poussière pour aveugler la plupart des combattants. L'homme est libre ; et par définition la liberté implique une indétermination devant une alternative contradictoire. La décision libre doit être le fait de la volonté. — D'autre part, rien n'est indépendant de la pensée et de l'amour de Dieu. La détermination libre, qui peut entraîner les conséquences les plus solennelles dans l'âme humaine et le cours des événements, n'est assurément pas rien. Dans l'immuable éternité, elle dépend de la volonté efficace de Dieu ; et en raison de nos idées humaines nous en arrivons à exprimer l'acte divin par le nom auda-

cieux et embarrassant de « prédétermination ». Voilà l'antinomie. L'homme lui-même doit déterminer un acte qui dans l'intelligence et la volonté de Dieu est déterminé de toute éternité. Et voilà le prétexte à un déterminisme théologique qui vient se ranger à côté de beaucoup d'autres ! — Mais ne voit-on pas qu'on imagine ici un heurt entre deux termes qui jamais ne peuvent se rencontrer ? La liberté de la volonté humaine est indiscutable ; une analyse suffisamment pénétrante de l'intelligence nous convainc que l'homme est nécessairement libre. C'est à ce fait qu'on oppose l'efficacité universelle de Dieu, que nous ne connaissons qu'à partir des créatures, que nous n'atteignons que par une connaissance analogique, et qui s'identifie avec l'Etre simple de Dieu, dont l'efficacité s'étend sans distinction réelle à ses effets nécessaires et à nos actes libres. Une détermination étrangère, même une détermination divine, s'opposant univoquement à l'indétermination de la volonté, n'a aucune espèce de sens, si l'on admet le libre-arbitre. Parce que l'homme est libre, nous savons que l'efficace divine ne détruit pas la liberté, puisqu'elle la produit. Restreindre pour ce motif l'action de Dieu à une motion indéterminée, qui substituerait l'homme à la Providence divine, est aussi absurde que d'admettre une indétermination univoquement déterminée. Il faut s'élever par la connaissance analogique au-dessus de nos concepts immédiats pour saisir qu'entre la liberté de l'homme et la science efficace de Dieu il ne peut y avoir aucune opposition. On oublie les exigences de nos connaissances supérieures ; on recule devant la connaissance analogique, complexe à sa base, simple à son sommet. On *choisit* un de ces deux jugements apparemment contradictoires : Dieu détermine l'acte de volonté, — Dieu ne détermine pas l'acte de volonté. Cela n'est plus de la philosophie ; non parce que le jugement n'est pas appuyé sur un argument rationnel, mais parce qu'on ne fait pas usage des dernières ressources de la raison. On glisse de la philosophie à la « Weltanschauung », parce que ce choix n'est pas rationnel.

* * *

Le choix n'est assurément pas rationnel. Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire de cette controverse, ou de constater comment se partagent les groupes qui défendent respectivement la « prédétermination » et le « concours indéterminé », pour se convaincre que des motifs très peu rationnels jouent un rôle prépondérant dans la genèse

des convictions. Nous touchons ici à un autre élément irrationnel, souvent décisif dans les « Weltanschauungen », et complètement étranger à la philosophie.

La vie des intelligences individuelles progresse par l'expérience de tous les jours, et par la réflexion. Nous accumulons ainsi des idées, des appréciations, des jugements de valeur spontanés, qui, par la tendance synthétique de l'esprit humain, tendent à s'unir dans un « système » plus ou moins cohérent. Tout homme normal est en possession de pareille synthèse, même lorsqu'elle reste complètement inconsciente. Même si l'on se contente de considérer la vie comme un laps de temps, pendant lequel on mange, on boit, on dort, on souffre et on meurt, la synthèse n'est pas absente. C'est pourquoi l'on a dit, abusivement d'ailleurs, que tout le monde a sa « philosophie ». Tout ce qui, dans notre personnalité psychologique, a un rapport quelconque à l'intelligence appartient à cette synthèse mentale. Elle comprend un grand nombre de jugements qui peuvent contenir des contradictions latentes, car à ce stade la rigoureuse analyse des notions fait défaut. Mais la contradiction consciente est inconcevable chez l'homme normal. Aussi, dès qu'elle apparaît au regard de l'intelligence, l'un ou l'autre des jugements contradictoires sera sacrifié. Si aucun motif rationnel n'entre en jeu, la seule attitude rationnelle serait celle du doute. Mais le doute n'est un « doux oreiller » que pour certains tempéraments. Presque tous veulent en sortir. On *choisit* l'un des jugements contradictoires, et l'autre est jeté par-dessus bord. — Lequel ? — Il n'y a pas d'illusion à se faire : on choisira celle des convictions qui cadrera avec la synthèse intellectuelle préalablement acquise, et qui elle-même n'est pas tout entière rationnelle. Beaucoup de convictions qui forment notre « Weltanschauung » sont ainsi acquises d'une manière irrationnelle. Elles dépendent de tous les éléments qui constituent notre caractère : de notre constitution anatomique et physiologique, de nos expériences individuelles, de notre entourage, de nos habitudes, de tous les facteurs que nous trouvons à la base de nos « préjugés ». Qu'on pense aux solides convictions politiques de l'immense majorité des électeurs. La solution pratique des problèmes les plus compliqués dépend de leur vote. Les conséquences les plus redoutables peuvent en résulter. Ce n'est pas un examen rationnel qui leur permet d'arriver à une conviction réfléchie ; mais ils n'aiment pas le député qui votera pour l'un des deux termes de l'alternative. Tel parti est sous la coupe du curé ou de l'anticlérical. Il n'en faut

pas davantage. L'autre solution est la *bonne* pour lui ; donc elle est *vraie*.

A peu près tout le monde se laisse parfois glisser du bien au vrai, parce que le vrai est le bien de l'intelligence. Presque toujours, nous arrivons à une conclusion « de notre âme tout entière ». Nous croyons une foule de choses par la confiance que nous avons dans les autres, et qui n'est pas complètement justifiée par la raison. Nous émettons spontanément des jugements de valeur, qui révèlent beaucoup plus notre propre état d'âme que la valeur de l'objet. Dans notre synthèse intellectuelle spontanée, autour des principes premiers et des vérités de sens commun, se disposent des jugements innombrables qui échappent fatalement à une vérification rationnelle. Il faut bien qu'il en soit ainsi ; car la vérification rigoureuse de tous nos jugements est pratiquement impossible. Notre synthèse intellectuelle comprend un noyau rationnel sans doute ; mais tout autour se dispose une écorce, plus volumineuse sinon plus importante que le noyau, que nous acquérons par des voies qui sont en marge de la rigide logique. Cette écorce est entamée parfois par un choc contre des faits impérieux ; mais elle peut être si dure que même l'évidence n'a guère de prise sur elle.

Ainsi se constitue une « Weltanschauung » spontanée, qui devient la mesure des jugements de valeur, de l'appréciation des hommes et des choses, et même des perceptions. — Est-ce de la philosophie ? Il est souvent oiseux de discuter sur les mots ; mais au moins la pensée méthodique a besoin d'une terminologie précise et stable. Dans toute « Weltanschauung », dans la plus naïve comme dans la plus réfléchie, il y a des convictions qui deviennent des problèmes en philosophie. Mais si l'on dit que la philosophie est la connaissance rationnelle de la totalité, ces synthèses spontanées ne sont pas de la philosophie, même lorsqu'elles inspirent des jugements d'ordre philosophique. Il est beaucoup plus exact de dire qu'elles sont un point de départ pour le travail du philosophe. Comme le dit H. Rickert, elles fournissent la matière brute de la spéculation philosophique.

* * *

C'est de là, en effet, que part le philosophe. Il veut introduire de l'ordre dans ce chaos, car « ordinare rationis est ». Il sait que seule l'intelligence, dégagée de toute entrave étrangère, peut garantir la vérité. L'examen rationnel de tous les jugements particuliers est impossible. Il faut aller au plus important, à l'idée qui paraît la plus

centrale, autour de laquelle toutes les autres semblent vouloir se ranger. Immédiatement, on constate que dans cette attitude il y a encore une influence subjective qui commandera le choix de l'idée centrale. Le spectacle de l'univers nous jette dans la stupéfaction ; il y a là une énigme énorme à résoudre ; de par la loi fondamentale de l'esprit humain, on s'efforcera de découvrir le principe simple de ce monde si complexe ; et les premiers philosophes d'Ionie seront essentiellement des cosmographes matérialistes. Mais il y a autre chose que le monde qui nous entoure ; il y a nous-mêmes ; il y a l'intelligence qui saisit le monde et qui se sert parfois de notions très brumeuses ; il y a la volonté qui doit nous diriger dans la vie sociale et individuelle. Pour d'autres penseurs, l'homme deviendra le central, l'important ; et même la morale deviendra peut-être l'unique nécessaire. On n'abandonne pas la totalité du réel pour autant, car tout est en tout ; mais tout sera conçu et systématisé en fonction de la notion particulière qui aura paru la plus importante au penseur individuel, et qui deviendra le noyau, le centre d'attraction de toute sa synthèse.

Tous, nous sommes fascinés à certains moments par quelque notion, dont nous voulons dissiper le mystère, qui nous paraît exceptionnellement féconde, et qui peut devenir le centre de nos préoccupations et de nos « Weltanschauungen ». Ce sera la « pensée » de Descartes ; ce sera la « durée pure » ou la « vie ». Bergson remarque, à propos de Berkeley, que tout philosophe dispose ainsi sa philosophie autour d'une idée centrale qui régit tous les autres éléments. On pourrait presque dire que tous les grands philosophes n'ont eu qu'*une* idée, une « intuition » géniale, qui a déterminé le cours de leurs spéculations. De là la diversité des grands systèmes. Malgré la diversité de leur point de départ, ils aboutissent parfois à des conclusions communes par une espèce de convergence, et dans la pensée de Bergson, c'est cette convergence qui garantit les acquisitions définitives de la philosophie.

Cette attitude est-elle philosophique ? Ces constructions contiennent certainement beaucoup de philosophie. Elles ont fourni des points de vue nouveaux et des analyses particulières qui comptent parmi les trésors intellectuels de l'humanité. Mais leurs conflits irréductibles prouvent manifestement qu'elles ne sont pas purement rationnelles. Le choix de l'idée directrice dépend d'une disposition subjective, résultant de mille circonstances psychologiques et externes qui ne peuvent pas être communes à tous les hommes réfléchis. La

raison pure s'élève au-dessus de toutes ces contingences. On l'a répété cent fois : la raison s'affranchit de toutes les influences particulières qui peuvent la faire dévier. Elle rejette tous les prismes et tous les miroirs qui peuvent gauchir son objet propre. Or, la philosophie est purement rationnelle. Nous n'avons là que de très philosophiques « Weltanschauungen » ; nous n'avons pas la *science* philosophique.

Cette confusion entre la philosophie et la « Weltanschauung » a mené à un désordre où la raison même est menacée d'asphyxie. Ne dit-on pas que la métaphysique est un art, une forme de poésie qui résulte du sentiment personnel ? Des poètes, en effet, s'abandonnant à leur inspiration poétique, ont énoncé des conceptions philosophiques, sans se préoccuper le moins du monde de les établir rationnellement. Et, dans certains milieux, on attache beaucoup plus de valeur intellectuelle à leurs intuitions imagées qu'au rude labeur de la raison. William James estime que tout le conflit des philosophes se réduit à la différence de tempérament entre les « tender-minded » et les « tough-minded ». Aussi n'est-il pas étonnant qu'on a étudié la *psychologie* des « Weltanschauungen ».

Parce que ces « Weltanschauungen » ne sont pas rationnelles, et parce qu'elles semblent davantage en contact avec la vie réelle, on en est arrivé à un véritable mépris de la raison, et l'on prétend construire des « philosophies irrationnelles ». Contradiction dans les termes, mais contradiction fascinante pour certains esprits. Elle montre à quel point la confusion entre la philosophie et la « Weltanschauung » de l'homme concret est dangereuse. Tous les volontaristes, à partir de Schopenhauer, en ont été victimes. Nietzsche, qu'on range pourtant parmi les philosophes, affiche, dans « *Jenseits von Gut und Böse* », le plus profond mépris pour la vérité rationnelle ; il estime que la fausseté d'un jugement ne lui enlève pas sa valeur. L'*Existenzialphilosophie*, de Kierkegaard et de Heidegger, comme toutes les « philosophies intuitives », se sont plus ou moins enlisées dans ce sol sans consistance. Elles ont fait de la « Weltanschauung », et elles ont fini par faire de la littérature. Comme les anarchistes veulent « vivre leur vie », ces « philosophes » veulent penser *leur* pensée.

De plusieurs manières donc, les « Weltanschauungen » diffèrent de la philosophie. — Ne nous occupons pas des intuitions poétiques, qui substituent le sentiment à l'analyse rationnelle, et qui sont la négation radicale de toute philosophie. — Il y a une « Weltanschauung » spontanée, préphilosophique, se constituant sous la poussée de facteurs

psychologiques, dont quelques-uns sont heureux et d'autres trompeurs. — Même en philosophant on tombe dans la « Weltanschauung » lorsqu'on s'abandonne à l'un des termes de l'alternative, des « conclusions binaires », qui se présentent chaque fois que la connaissance analogique devrait entrer en jeu. — Le même glissement se produit si la synthèse préalablement acquise sert de critère pour des convictions ultérieures, dont le lien logique avec des vérités certaines nous échappe. — On ne reste pas fidèle à la philosophie lorsque l'idée centrale d'un système est l'objet d'un choix imposé par une situation psychologique individuelle.

* * *

La philosophie est une science ; elle est donc essentiellement rationnelle. On parle bien de l'*irrationnel* qu'on découvre dans la pensée la plus philosophique ; mais cet « irrationnel » est constitué par les données premières de l'expérience. Il est irrationnel parce que la raison ne peut pas le constituer, parce que le panlogisme est faux. Mais c'est la raison qui nous le livre comme donnée première, et qui nous montre qu'il est rationnel de l'admettre. Dans ses données, comme dans sa méthode, la philosophie ne fait appel qu'à la raison. Le philosophe prend conscience de sa « Weltanschauung », et il constate que beaucoup de ses notions sont flottantes. Il tâchera, comme Platon dans plusieurs de ses dialogues, de les préciser, de les fixer ; et peut-être arrivera-t-il, comme le vieux Socrate, à constater qu'il ignore ce qu'il a cru savoir. Cette analyse révèle rapidement que les notions sont connexes et se disposent dans une subordination intrinsèque. Une « explication » progresse nécessairement de l'inconnu au mieux connu, du complexe au plus simple, et par conséquent, du particulier à l'universel. Il n'en faut pas davantage pour comprendre que la notion fondamentale, la seule qui puisse servir de centre et de point de départ, la seule qui puisse commander à tout le reste, est la notion d'*être*. Non pas l'être matériel et existant que nos sens peuvent atteindre, mais l'être dans toute son ampleur, embrassant analogiquement le possible et l'existant, de la plus ténue réalité à l'actualité idéale dans l'intelligence, à l'actualité existentielle du monde et de la pensée, jusqu'à la suractualité de l'Infini. Si l'on choisit quelque notion particulière, celle du monde, de l'action, de la pensée ou de la vie, pour en faire le centre de la systématisation philosophique, on risque bien de ne plus embrasser la totalité du réel, ou au moins

d'envisager un être particulier à la lumière d'un autre être particulier qui déforme ses contours. Tout cela est être et subit les exigences de l'être. La philosophie, science de tout le réel, ne peut être qu'une philosophie de l'*être*.

Il est vrai que dans la connaissance le sujet correspond à l'objet, et qu'on peut reconnaître à la pensée la même ampleur qu'à l'être. Descartes a donc opéré la substitution de la pensée à l'être. Mais remarquons que cette ampleur de la pensée est mesurée par son objet qui est l'être, — que la connaissance de la pensée suppose son existence, et que celle-ci est conditionnée par un objet qui n'est pas elle-même, qui est être et appréhendé comme tel, — et que la révolution cartésienne devait nécessairement mener, à travers Malebranche, Berkeley, Hume et Kant, à tous les stériles et fantaisistes paradoxes de l'idéalisme contemporain.

La philosophie, science rationnelle du tout, ne peut être que la philosophie de l'Etre. C'est à la lumière de l'être « et eorum quae consequuntur ens » que nous pouvons rationaliser et systématiser notre « Weltanschauung », que nous pouvons lui donner, comme noyau et comme solide armature, la philosophie. A partir de la métaphysique, de la « philosophie première », nous pénétrerons dans les convictions plus ou moins justifiées que nous avons acquises au cours de notre vie. Tâche énorme, peut-être jamais achevée, mais tâche sublime, parce qu'elle est l'actuation de la plus haute puissance humaine, parce qu'elle peut nous conduire dans l'existence, à la lumière de la raison et de la vérité certaine, à la lumière de « ce qui est ».

La philosophie acquiert ses éléments — tous ses éléments — par la raison, et les dispose en un *système* cohérent. On connaît le mal que Nietzsche a dit du « système » ; on se plaît à répéter ses phrases hautaines ; mais si ces méprisantes invectives ont un sens quelconque, elles ne peuvent s'adresser qu'à une « Weltanschauung », qui dans toutes ses parties, dans les émotives comme dans les rationnelles, s'arroge la certitude de la philosophie. Le « système », c'est l'unité d'ordre dans la multiplicité des jugements se rapportant à un même objet formel. La raison ne doit pas seulement établir logiquement les jugements auxquels elle donne son assentiment ; elle doit en outre les ordonner : *rationis est ordinare*. C'est ainsi qu'elle construit la science qui par définition est systématique.

Cependant, dans la meilleure des « Weltanschauungen », tout n'est pas « rationnel », bien que tout puisse y être parfaitement raisonnable.

Et même le philosophe le plus rigidement rationnel ne se passe pas de « Weltanschauung ». Ne vouloir admettre que ce qui est justifié par l'expérience décisive ou la logique rigoureuse serait un « rationalisme » étroit, et d'ailleurs irréalisable, qui rendrait impossible la direction raisonnable de la vie. L'intelligence humaine la mieux informée et la plus pénétrante ne peut jamais rationaliser que les lignes maîtresses de la synthèse intellectuelle. Autour de cette armature se disposent mille jugements, cohérent avec la science philosophique acquise, mais que la raison logique ne justifie pas complètement, et dont la valeur résulte souvent de quelque tendance subjective. A la « Weltanschauung » spontanée, préphilosophique, se substitue chez le philosophe une « Weltanschauung » réfléchie, dont la périphérie doit rester plastique et ouverte, sous peine de tomber dans un « esprit de système » hautement condamné par la philosophie. Elle est incomparablement plus solide que les constructions intellectuelles du vulgaire, parce qu'elle s'appuie sur un noyau indestructible de philosophie rationnelle.

Qu'on ne se fasse d'ailleurs aucune illusion sur ce que le philosophe peut conquérir en philosophant. L'intelligence humaine, la plus humble que nous puissions concevoir dans l'ordre intellectuel, est cependant en contact avec la totalité de l'être. Elle pose des problèmes qu'elle ne résoudra jamais. Elle ne peut pas ne pas les poser, car toute la valeur de notre existence dépend de leur inaccessible solution. Toute philosophie complète se termine par un cri d'angoisse, que seule une lumière divine peut changer en un cri de joie et d'espérance. Heureux ceux qui peuvent unir aux questions suprêmes des réponses divines ! Assurément, ils sortent par là de la pure philosophie ; mais ils en sortent pour entrer dans l'ineffable lumière de la Sagesse de Dieu.